



L'ALBUM
PORNOGRAPHIQUE DE
MICHEL SIMON

PRÉSENTÉ PAR
ALEXANDRE DUPOUY

la manufacture de livres

L'ALBUM
PORNOGRAPHIQUE DE
MICHEL SIMON

L'ALBUM
PORNOGRAPHIQUE DE
MICHEL SIMON



PRÉSENTÉ PAR
ALEXANDRE DUPOUY

« C'est un seigneur d'ailleurs, un clochard étoilé, un impeccable Lord de la rue des Anglais, un génial idiot de Vaudeville, un terrible assassin de Thomas de Quincey. C'est le roi Lear perdu dans une forêt de pellicules oscarifiées et festivalisées et c'est la Bête de la Belle mais aussi son prince secret. »

Jacques Prévert, « Hommage à Michel Simon », *Section nantaise des amis de la cinémathèque française*, 11 juin 1963

À Maria, l'initiatrice, La Charlotte, Paulette, Ludmilla, Colette, Francine, Madeleine, Janie, Mimi, Jacqueline, Joséphine, Michèle, Martoune, Doriane, Fabienne, Geneviève, Thérèse, Céline, Vivianne, Françoise, Corinne, Denise, Gilberte, Mauricette, Véronique, Ada, Rita, Simone, Jeanne, Josy, Karen, et toutes les filles et femmes qui l'ont aimé.



MICHEL SIMON
⇄
L'ALBUM PORNOGRAPHIQUE

L'OGRE ÉROTOMANE



« Car cet artiste qui pose des énigmes est une énigme lui-même, et j'estime que sa grandeur vient de ce que ni lui ni aucun autre ne peut la résoudre. »

Jean Cocteau

Comme en réponse à Cronos et ses titans, Éros, le petit chérubin ailé qui mène le monde, enfanta un ogre. Il ne le fit pas naître sous l'Antiquité, ni sur les rives du Péloponnèse, mais, toujours aussi frondeur, l'envoya parmi nous, dans la cité du calvinisme où règne une doctrine théologique bien éloignée de la mythologie grecque. Le « Monstre », que certains qualifiaient de « sacré », dévora avec férocité et érudition tout ce que la sexualité – ses fondements et son histoire – pouvait laisser passer à sa portée. Et il fut bien servi. Ce « dernier érotomane », suiveur de Pierre Louÿs, sut se gaver à satiété de toutes les richesses que le monde conservait. En ce temps-là, il était seul à pouvoir et vouloir concevoir une sorte d'Arche de Noé de la pornographie, souhaitant la transformer plus tard en musée, qu'il aurait offert à la France, son pays d'attache. Et pour tenter de satisfaire son appétit gargantuesque, il réalisa lui-même des milliers d'images, immortalisant dans l'argentique les traces de ses orgies.

En 1973, j'ai 18 ans. Mes petits boulots ne parviennent pas à satisfaire mon goût prononcé pour les « vieilleries », les « vieux papiers » qui racontent l'histoire, pas celle avec un grand H, mais la petite histoire, celle des gens, des lieux. Cet engouement m'entraîne

fréquemment vers la salle des ventes, l'unique sur Paris à l'époque : L'Hôtel Drouot. Il me conduit à espérer vivre du produit de mes trouvailles que j'expose, à partir de juin 77, sur le trottoir des Puces de Montreuil. Déjà, dans les greniers de mes grands-mères, les documents anciens consacrés au nu et à l'érotisme m'interpellaient. Aux Puces, le phénomène perdure. Je m'arrête sur les cartes postales de nu destinées aux poilus ou sur les livres anciens illustrés de gravures pornographiques. Dans les premiers temps, j'en découvre assez peu. Puis, un matin, un chineur me présente un lot conséquent. Pour argumenter, il laisse échapper la phrase qui reviendra me hanter en boucle pendant des décennies : « *Cela vient de la collection Michel Simon.* » Michel Simon ! C'est vrai. J'ai laissé passer sa mort – le 30 mai 1975 – sans y prêter attention. Sans trésorerie, je n'avais pas imaginé me confronter aux amateurs qui participaient aux différentes ventes liquidant ses collections. Pourtant, la plupart de ce que j'ai pu manipuler depuis – les livres, photographies, objets, dessins originaux – est passée entre ses mains.

Sans exagération gratuite et avec une connaissance approfondie de cet univers clandestin volontairement occulté, il est possible d'affirmer aujourd'hui que Michel Simon était l'un des trois principaux collectionneurs de *curiosa* « au monde », pour une période courant de la fin du XIX^e siècle à notre époque. Que, mis à part quelques bibliophiles, rien n'existait avant eux.

Tout d'abord, Pierre Louÿs¹ (1870-1925) a régné en maître sur cet univers à partir de 1890, puis Simon – incarnation de Méphisto pour *La Beauté du diable*, le film de René Clair – a repris le flambeau entre 1920 et 1975. Aujourd'hui, M. V. poursuit la lignée, mais cette histoire s'avère trop contemporaine pour pouvoir la conter ici. Soit, les pièces les plus importantes, d'une période couvrant une quinzaine de décennies, sont passées, pour la plupart entre trois mains, trois mains seulement, et Simon en a été pendant un demi-siècle le détenteur quasi exclusif. On peut citer quelques collectionneurs étrangers, mais la qualité intrinsèque des ensembles thésaurisés démontre, de facto, que la

1. Voir *Le cul de la femme*, Pierre Louÿs, présenté par Alexandre Dupouy, éditions La manufacture de livres, 2018.

quintessence du *curiosa* s'est transmise par ces trois érudits, amateurs et passionnés, chacun à sa manière. Et ce n'est pas un hasard si tous trois habitent la ville choisie par Éros pour musée. Érudits, passionnés, bons vivants, la facétie les anime aussi... À l'instar de Louÿs qui envoyait une amie nue sonner à la porte d'André Gide afin d'éprouver son homosexualité notoire, Simon abandonne un soir son ami travesti dans les bras de Marcel Achard. L'auteur de *Jean de la Lune* ne constatera le subterfuge que sur sa fin...

Dès sa prime enfance, Michel Simon a été initié à « la chine » par Joseph, son père, un numismate, dont aucun des recoins de Genève pouvant abriter une pièce de qualité ne lui était étranger. Des anecdotes révèlent la présence de son fils aux Puces de Saint-Ouen, au cours de son premier séjour à Paris, entre 1912 et 1914.

Dans la « capitale du plaisir », en dehors de son métier de comédien, on peut facilement rencontrer Michel Simon en fréquentant quelques lieux bien précis. Certes aux bordels, « clandestés compris », tant que ceux-ci sont encore tolérés. Dans les années 1990, la bijoutière du 33, boulevard du Temple – résidence des frères Biederer² – m'expliquait, avec ironie, que la présence en vitrine de la photographie de Simon entrant dans sa boutique se justifiait par le fait que l'acteur venait régulièrement chercher son mari pour l'entraîner... au bordel. Si l'horloger-bijoutier du quartier République savait réparer les montres à système, en particulier celles avec des mécanismes pornographiques et complexes, il est normal qu'ils se soient connus, soient devenus intimes, car Simon en détenait une importante collection et ne devait pas toujours les trouver en parfait état de fonctionnement.

On peut aussi le rencontrer, sans difficulté, dans les rues du quartier Saint-Denis, aux bras de ses amies, et surtout, chaque week-end aux Puces de Saint-Ouen. Il faut ajouter pour la semaine Le Flore, la Brasserie Lipp, ou La Bouillabaisse, rue de Cléry, où il donne ses rendez-vous. Sous la table, il s'échange alors de belles enveloppes, certaines bien garnies de billets, les autres de documents que la pudibonderie de l'époque n'aurait

2. Alexandre Dupouy, *Les Éditions Ostra, l'âge d'or du fétichisme*, éditions Astarté, 2007.

pas accepté de voir exposés. Simon est connu de tous les brocanteurs, les antiquaires, les courtiers et les libraires d'ancien. Comme son père le lui a enseigné, il écume méthodiquement les lieux pouvant receler les objets de ses passions. Le chineur est ami avec une figure éminente de la littérature clandestine, Robert Chatté, fournisseur en chats à neuf queues pour Jean Paulhan – laissant à penser que ce libraire ne vendait pas que des livres. Jean-Jacques Pauvert, alors courtier en livres rares, spécialisé en surréalisme et en curiosa, décrit l'éditeur de *Madame Edwarda*, dans ses mémoires³ : « Début 54 [...] j'avais fait la connaissance de Robert Chatté, le mystérieux libraire de Montmartre. Robert Chatté, grand, mince, très bien élevé, avec des oreilles décollées étonnantes, exerçait en appartement, prenant un grand luxe de précautions. Il n'ouvrait sa porte que si l'on usait d'un certain signal. Spécialiste de l'érotique, il avait fait imprimer aussi l'édition originale de *Madame Edwarda* de Bataille en 1941. » Vers 1960, lorsque le père du libraire René Cluzel se rend chez l'un des plus célèbres courtiers en livres anciens de l'époque, il a le plaisir d'y rencontrer Michel Simon. Plaisir mêlé à la déception de le voir réglant ses achats, constitués de plusieurs curiosa que le bibliophile aurait bien aimé posséder afin d'enrichir son second rayon.

Louÿs et Simon ont également en commun de ne pas s'arrêter à la compilation de leurs trouvailles. Ils réalisent aussi leurs propres photographies, avec une boulimie certaine, afin d'immortaliser leurs conquêtes. Moultes images encore disponibles aujourd'hui en attestent. Mais Simon, plaçant parfois ses modèles – voire plus si affinités – entre les bras de ses amis, se permet d'aller plus loin encore, se mettant lui-même en scène dans des situations où l'outrage, largement dépassé, est renforcé par la notoriété de l'intervenant. Cet univers, qui va devenir passionnel pour le « monstre sacré », s'inaugure dès l'adolescence. Le jeune Michel, qui s'appelle encore François-Joseph, est dépuclé à 12 ans par la bonne⁴. Rose, qui semble bien sous-estimer la portée de son acte initiateur, en perdra sa place. Quelques années plus tard, refusant de s'intéresser à la charcuterie

3. Jean-Jacques Pauvert, *La Traversée du livre*, Viviane Hamy, 2004, page 206.

4. Jean-Marc Loubier, *Michel Simon, roman d'un jouisseur*, Ramsay cinéma, 1989.



Michel Simon entouré de deux amies, rue Saint-Denis, vers 1970.

familiale – il aime les animaux, mais pas dans son assiette –, Simon, âgé d'à peine 20 ans, choisit le métier de photographe, bien avant de devenir acteur. Passionné, professionnel émérite, expert en technique et en maîtrise du tirage, il exerce à l'atelier Harlow, à Genève, dès 1917. Le jeune érotomane a tout naturellement compris ce que le procédé pouvait lui offrir comme satisfaction dans sa perversité, déjà bien établie, de voyeur. C'est dans cet atelier de la Grand-Rue, au quatrième étage d'une « *sombre maison à l'escalier de pierre* ⁵ » qu'il rencontre Ludmilla Pitoëff et Paulette Dax, l'une des ses premières maîtresses, lorsqu'elles viennent se faire tirer le portrait. Les Pitoëff l'entraînent vers leur théâtre. Immédiatement, le futur Boudu conquiert la scène avec un somptueux « *J'ai dompté la boîte... César a dompté la boîte !* », le pied sur une peau de lion, dans le rôle de César, pour *Androclès et le Lion*, une farce de Bernard Shaw. Ensuite, avec la même prestance, il fera l'extraordinaire carrière que l'on connaît au cinéma. Opportuniste, le jeune dépravé polymorphe s'affirme lorsqu'il fait face à un insondable vivier d'actrices et de comédiennes qui, pour les moins farouches, vont le suivre dans les méandres de ses perversions.

Comme trois mousquetaires qui n'auraient pas trouvé la nécessité de rencontrer d'Artagnan, il s'entoure pendant quelques décennies – de 1930 à 1960 environ –, de deux comparses plus qu'intimes, avec lesquels il partage la plupart de ses frasques. L'un, réalisateur de renom, l'autre, un peintre de génie, mais qui n'aura pas la notoriété de ses deux amis : Nicolas Sternberg. Notoriété si peu acquise que nous sommes aujourd'hui encore incertains sur ses dates de naissance et de décès : né à Budapest, parfois en 1901, parfois en 1902, mort à Paris en 1960 ou vers 1960. Au cours de l'interview donnée par Simon au biographe Jacques Lorcey ⁶, le comédien confirme son amitié avec le peintre et nous informe sur les causes de sa mort : « *Ah ! Sternberg !... Un artiste de talent. Je l'ai bien connu : un moment donné nous habitions dans le même hôtel... Encore un qui s'est suicidé !...* »

Nicolas Sternberg, ressortissant hongrois, travaille dès l'âge de douze ans comme illustrateur dans les journaux de Budapest, puis s'installe à Paris au début des années 1920,

5. Henri-René Lenormand, *Les Pitoëff, souvenirs*, Odette Lieutier, Paris, 1943, page 65.

6. Jacques Lorcey, *Michel Simon, un sacré monstre*, collection « Empreintes », Séguier, 2003, page 137.



Nicolas Sternberg dessinant dans son atelier sous le regard de sa femme Miche, vers 1930.

après un court passage à Munich. Il publie régulièrement dans *Paris-Soir*, l'un des plus importants quotidiens français de la presse de l'entre-deux-guerres. Malgré son talent, une seule exposition personnelle semble lui avoir été dédiée, à la galerie Georges Petit, en 1929. On lui connaît des dessins consacrés au cirque, aux fous et à la pornographie. Il excelle dans les portraits et autoportraits – en particulier de très beaux portraits de sa femme Miche et son ami Simon –, quelques illustrations de livres, certaines pour Pierre Louÿs et pour un recueil de chansons de salle de garde, particulièrement réussies. Des portraits de Simon datés de 1932 et de nombreuses photographies prises par l'acteur représentant le peintre « en action », réalisées entre 1940 et 1960, nous permettent de juger de la durée de leur relation. Quant à leur intimité, elle est décrite par Simon lui-même, dans un recueil de photographies sans titre, mais que l'on peut baptiser « *L'Album pornographique de Mauricette* ». Sur une cinquantaine de pages, Michel Simon va garnir cette grosse reliure en percaline verte de plus de cent photographies qu'il réalise lui-même, immortalisant l'une de ses propres maîtresses, qu'il appelle Mauricette – probablement un prénom d'emprunt –, dans les bras actifs de Nicolas Sternberg.



Nicolas Sternberg, *Portrait de Michel Simon*, crayon, 1932.

Et, sans se contenter de les avoir observés derrière son objectif, il va réaliser les tirages, les mettre en place avec soin dans l'album qu'il a acquis à cet effet, et rédiger un texte en légende. Légende semblant le mot juste. Car si le prénom de Nicolas est conservé, le rédacteur va se présenter comme le mari de Mauricette, un mari très pervers bouleversé par ce qu'il voit et ce qu'il fait. D'une plume alerte et soignée – ou plutôt du crayon qu'il a choisi, afin de

se permettre des repentis –, Michel Simon va commenter chacune des images, avec un talent narratif digne des meilleurs auteurs pornographiques. D'autres manuscrits dans le même esprit existent probablement. Selon Christian Plume et Xavier Pasquini⁷, Simon aurait écrit une pièce intitulée *Les Belles Amoureuses* qui devait être jouée au profit des œuvres sociales des Gardiens de la Paix et d'une association luttant contre la vivisection. Une œuvre qui « ne risquait à aucun moment d'être inscrite au répertoire de la Comédie-Française. Il s'agissait, en effet, d'une intrigue érotique particulièrement libre où se mêlaient Satan, un danseur mondain, des demoiselles de petite vertu et un berger allemand, le tout sur fond sonore des Trois Valses chantées par

7. Christian Plume et Xavier Pasquini, *Michel Simon*, éditions Alain Lefeuve, 1981, page 69.

Yvonne Printemps. En espérant un jour la jouer, il s'était réservé le rôle d'un magistrat au double visage : juge austère le jour et obsédé libidineux, la nuit. »

Ces mœurs ne sont pas sans risque et il arrive parfois que les fantaisies perverses de Michel Simon tournent mal. Jacques Lorcey⁸ rapporte : « En 1946, à Genève, il a connu une aventure plus désagréable avec une demoiselle Pearl Cuenot, mannequin dans une maison de couture qui prétendait faire du cinéma grâce à lui.

— Quand je suis retourné à Paris, elle a voulu me suivre malgré moi. Et pendant six mois, j'ai reçu des lettres de menace. J'avais fait une série de "nus artistiques", que cette demoiselle voulait récupérer à tout prix. En mon absence, elle a même tenté de perquisitionner à Genève chez ma vieille mère, qui en fut bouleversée. Elle était poussée par son nouvel ami... un certain Jacques de R. J'en avais assez de ses manœuvres et j'ai convoqué ce monsieur chez moi, un matin, rue Beauregard. J'avais été tellement menacé que j'ai prévenu la police. Un agent était près de moi. On s'aperçut que mon visiteur avait sur lui un pistolet. Je ne sais pas s'il comptait s'en servir... Maître chanteur ou simple jaloux, il fut conduit au commissariat, puis relâché – car j'ai refusé de porter plainte. Et l'affaire s'est arrêtée là. »

À partir des années 1920, Simon vit entre Noisy-le-Grand et le quartier Saint-Denis. Noisy-le-Grand est pratique, immense, lui permettant de recevoir, d'y loger ses amis et ses animaux, de profiter et faire profiter de la piscine. Mais c'est très excentré pour l'homme de théâtre qui travaille souvent tard le soir et apprécie la nuit parisienne. Pour plusieurs raisons, ses véritables attaches sont dans le quartier Saint-Denis. Au milieu des années 30, il achète un petit appartement, au 37, rue Beauregard, presque à l'angle de la rue de la Lune, puis un second, plus petit encore, sur le même palier. Ses proches n'y ont pas accès et ne savent pas ce qui s'y passe. Il s'agit très probablement du lieu de ses rencontres « intimes » avec ses amies et amis, dont l'inséparable complice de ses frasques, Nicolas Sternberg. Les murs blancs, dénudés, qui apparaissent derrière les protagonistes au cours de turpitudes immortalisées par la photographie, semblent

8. Jacques Lorcey, *op. cit.*, page 200.

confirmer qu'il s'agit d'un lieu inhabité, en tout cas, certainement pas occupé par un client régulier des marchés aux puces. L'écrin est bien pratique. Simon le confirme dans *L'Album pornographique* : « Il n'y a pas de voisin sur le palier. »

Lors de sa première visite à Paris, c'est « innocemment » que le jeune François-Joseph, qui ne porte pas encore le prénom de Michel, échoue dans le quartier le plus chaud de la capitale. Paris est la ville de Colette, l'auteur des *Claudine*, qu'il fantasme de rencontrer après l'avoir aperçue brièvement à Genève. Il parviendra à en faire son amie, mais bien plus tard. En attendant⁹ : « Il sait par la presse qu'elle est à Paris. Elle joue au Théâtre de la Renaissance, porte St-Martin, et c'est dans un hôtel proche que François-Joseph prend pension. Un hôtel minable. Un hôtel à la hauteur de ses moyens. Un bouge. On y croise des souteneurs et des saltimbanques, de petits malfrats et des artistes survivant de cabaret en cabaret. La pègre l'attire. J'ai gardé la nostalgie, dira-t-il, de ces années passées parmi les truands de Paris et les filles perdues. Ceux-là, vraiment, avaient le culte de l'amitié. L'amitié, aujourd'hui, ne va pas loin dans les sacrifices. C'est un vain mot. Chez eux, malgré tous les malheurs, il y avait assistance.

François-Joseph n'est pas un bandit. C'est plutôt un bricoleur, qui défie les pandores; un petit loubard pas bien méchant. Il vend à la sauvette des briquets automatiques de fabrication clandestine. C'est avec un certain Sébastien Le Goff qu'il découvre cette activité. "J'étais chargé de rassembler les badauds, précisera-t-il à Freddy Buache, et de créer un attroupement dans lequel je faisais appel aux connaissances techniques et scientifiques des acheteurs. Quand les gendarmes survenaient, nous nous empressions de filer à toute allure." Sébastien Le Goff, qui est aussi proxénète, voudrait initier François-Joseph à ce métier plus lucratif. Volontiers prêt à détourner la loi, il s'y refuse pourtant. Pas à cause de la loi, à cause des filles. Ce qu'il aime en elles, François-Joseph, ce qui l'attire chez les prostituées, c'est l'amitié qu'elles savent authentiquement donner à quelques privilégiés au rang desquels il se hisse. Bien davantage que l'argent que peut rapporter leur commerce, il s'intéresse à la qualité de leur écoute. En retour, lui aussi les écoute, les conseille et les rassure. C'est son moyen à lui de se faire une place : en devenant leur confident, le déversoir des peines de leur corps et de leur cœur, leur ami véritable, François-Joseph devient "quelqu'un". Elles s'offrent à lui sans compteur ni chronomètre. En retour, il les aide, les conforte et les défend. »

9. André Klopmann, *Simon*, éditions de l'Unicorne, 1993, page 19.



Noisy-le-Grand. Garden-Party en costume. Derrière, la piscine ; au fond, les cages.



Noisy-le-Grand. Le fronton du Panier fleuri, 106, bld de La Chapelle, gisant au milieu du capharnaüm.

Il confirme aussi à Jacques Lorcey son attachement à l'atmosphère de ce quartier que la morale et la spéculation ont réussi à faire disparaître à la fin du xx^e siècle¹⁰ :

« Quels gens fréquentez-vous le plus volontiers ?

— J'aime bien les gens de la rue Saint-Denis : les marchandes de légumes, le boucher, la laitière, chez qui je vais tous les jours. Je sors avec ces gens-là : ce sont des cœurs simples. Et puis j'aime bien les marchandes d'amour, de l'autre côté de la même rue, jusqu'à la Seine. De temps en temps, il y en a qui m'offrent un verre. Dernièrement, l'une d'elles m'a invité à dîner. Je n'ai pas pu payer. Elle a tenu à le faire. [...] Voilà le genre de témoignages que j'ai dans cette rue Saint-Denis qui est ma patrie. Ce n'est pas un très grand territoire, mais je l'aime. »

Son intimité avec le monde de la prostitution va bien plus loin. Lautrec aurait couché rue des Moulins. Il semble bien que Simon pouvait dormir, quand la fantaisie lui venait, dans la plupart des maisons closes parisiennes : Le Sphinx, Le Hanovre, Le

10. Jacques Lorcey, *op. cit.*, page 296.



*Tous mes remerciements vont à mes amis Soizic Audouard, Jacques Duprilot,
Jean-Pierre Bourgeron, René Cluzel, Philippe Grosjean, Sophie Rongi ras, et M. V.,
sans qui cette histoire n'aurait pu être cont e, de cette façon...*

DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION : PIERRE FOURNIAUD

CORRECTION : SOPHIE RONGI RAS

DIRECTION ARTISTIQUE, DESIGN ET PHOTOGRAVURE : LOÏC VINCENT – LOICVINCENT.COM

SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL : MARIE-ANNE LACOMA

DIFFUSION ET DISTRIBUTION : LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS

COMMERCIALISATION ET PROMOTION : LES LIBRAIRES



TOUTES LES PHOTOGRAPHIES
PROVIENNENT DES COLLECTIONS PARTICULIÈRES DES AUTEURS.
 TOUS DROITS RÉSERVÉS

ALL PHOTOS FROM THE AUTHORS' PRIVATE COLLECTIONS.
 ALL RIGHTS RESERVED

COPYRIGHT : JUILLET 2020 LA MANUFACTURE DE LIVRES

ISBN : 9782358877015

TIRAGE N 1

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AOÛT 2020 PAR MAS MATBAA, ISTANBUL, TURQUIE